

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 67 (1928)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Lo rai dai Gafnistan pe Lozena  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221701>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## LO RAI DAI GAFNISTAN PE LOZENA

Le roi d'Afghanistan et la reine ont visité Lausanne. Les journaux.

**V**O ti, tant que vo z'ête, vo séde que l'è vegniâ l'autr' hî, pè Lozena, l'eimpeureu de clli payî que lâi diant lo Gafnistan. L'avâi prâi avoué li l'eimpeureusa. Lè crouie leingue de per lé — ein a assebin à cein que parâit — preteindant que n'a pas voliu lo laissi veni solet, damachein lè tserrâire à fenne pè la vela. L'avâi avoué li tota onne tropa de dzein po lo gardâ, li et l'eimpeureusa. Cliâo coo de teppa, tsî no, on lâo dit dâi grôche courtene, per lè, lè z'appelant dâi nuque, dâi grôche nuque, prâo su. Dein ti lè payî, teind pè Saint-Laurent âo téa rome quemet on dit.

Monsu l'eimpeureu l'è dan z à Lozena et lo premi affère que l'a fé, l'a demandâ iô l'êtâi lo Conteu. On monsu que l'êtâi pè la Riponna lâi a montrâ la tserrâire et l'è eintrâ dein l'ottô.

— Bondzo, stâo z'ami ! que l'a de dinse. E-te vo lo Conteu ?

— Lâi su por ion, que lâi é de. Que lâi a-te po voutron servîço.

— Ie su l'eimpeureu dâo Gafnistan !

— Vouaih...

— L'è quemet vo lo dio. L'eimpeureusa m'at-pè Saint-Laurent âo téa rome quemet on dit.

— Vo faut vo seta su cllia chôla. L'è dza pas la filiâo dâi chôle, mâ on n'è pas tant retso ! Vo compreindê !

Et lo râi s'è setâ. Po fiè, n'è rein fiè. L'è on grand coo avoué dâi biau z'hailon tot nâovo et onna gravata bregolâie. Bouna façon, lâi a pas à dere.

— Adan, que no z'a de dinse, vo foudrâi m'envoyî lo Conteu à ma carrâie, dein ma capitâla. Ie pâio riche raque.

— Vo z'ête bin sadzo de lière lo Conteu, mâ à cô faut-te l'envoyî ?

— Eh bin ! betâ pî lo nom de ma fenena, la Marie ! âo petoùt mon outra fenena, la Méry !... Nâ einvoyî-lo à la Sophie, l'è stasse que i'âmo lo mî... Ao bin à la Djudî, ... à mein que sâi à la Sylvie que l'è dzalosâ quemet on tigre ! Vo séde prâo, quand on a dâi pêtàie de fenne, sè faut tsouyî.

— Vo z'ein âi dinse dâi mouî ?

— Dâi mouî ? Dite pi dâi rebattâie.

— Et vo pouâide vo z'accordâ avoué tote. Tsi no, ein a tant que pouant pas pi s'accordâ avoué iena, principalameint quand on reste trâo pâ pè lo cabaret. Prâo su que vo féde doû l'hî, ion por vo, l'autro po tote voutrè fenne.

— L'è su, et quand djûvo âo yasse trâo tâ, m'ein vé dremî tot solet âo pâilo derrâ !

— Mâ, dite mè vâi ! monsu lo râi, mè vint que onn'idée. Avoué tote voutrè fenne, vo dussâ avâi on mouî de balle-mère ?

— L'è su, mâ on s'arreindze po ein avâi quaque z'ene de moins. Dinse se lâi a dhî femâle dein onna famille, on lè mârye tote lè d'hî ein on

iâdzo. Cein ne fâ jamé qu'onna balla-mère. Tot parâi, m'ein reste oncora treinte-nâo.

— Mâ ! mâ ! treinte-nâo ! Et âo bounan quand vignant vo baillî lo bondzo, tote cllia balle-mère ein on iâdzo, cein dusse ître épouârâo ?

— Prâo ! Dein lo teimps, on ein medzive quaque z'ene. Mâ ora l'è dèfeindu. D'ailleu lâi avâi rîdo à croussi. Ora, âo bounan, m'ein vé fére on tor, dinse su tranquillo...

Mâ, vo mè féde babelhî. Su on bocon pressâ. Su su que l'eimpeureusa bourme lé. Mè recoumando po lo Conteu.

— Oï, mâ... à la quinta de voutrè fenne ?

— Eh bin ! po tote lè z'arreindzî, einvoyî mè z'ein atant que de fenne.

— Mâ guiéro ?

— Vo n'âi qu'à comptâ : Treinte-nâo balle-mère, la mâitî à dhî femâle, l'autra mâitî à nâo. Féde pi âo tubotu. A revère !

— Bondzo, monsu lo râi. Ein vo bin remâcheint !  
Marc à Louis.

**Une histoire de chien.** — Voici un exemple amusant de l'intelligence dont font souvent preuve nos frères inférieurs.

Quand il était à Jersey, Victor Hugo avait un chien qui lui menait baigner tous les matins sur la plage.

Le chien détestait fort ces baignades.

Un jour, le toutou fut enrhumé. Il toussait beaucoup ; Victor Hugo qui l'aimait tendrement, le fit soigner avec sollicitude, et, bien entendu, on suspendit les baignades. Le temps passa, le chien fut guéri ; comme il faisait très chaud, on voulut de nouveau mener la bête à la mer.

Mais la voilà qui se met à tousser à fendre l'âme ; voilà Victor Hugo désolé, recommençant à soigner l'animal, à le dorloter et à éviter toute cause de refroidissement.

Le chien guérit une fois encore, et le poète, un matin, s'apprête à sortir ; il siffle son compagnon à quatre pattes, qui suppose bien qu'au bout de la promenade il y a la plage et le bain détesté, et qui se met à tousser, à tousser comme jamais il n'avait fait jusqu'alors.

Il fallut se rendre à l'évidence. Le chien avait compris : lorsqu'il était enrhumé, on ne lui imposait plus les baignades ; il lui suffisait de tousser pour qu'on le laissât tranquille, et il était devenu un simulateur de première force !

Victor Hugo nommait son chien : Sénat. Mais qui n'a pas ou n'eut pas un chien favori ? Balzac adorait Mouche ; Dumas avait Mouton ; Alphonse Karr : Freischütz ; Sarcely : Toc ; Zola : Pinpin ; Coppée : La Truffe ; Gyp appelle sa chienne : La Truille ; Saint-Saëns, sa griffonne : Lisette ; M. Claretie, son caniche : Trim ; Mlle Cécile Sorel a près d'elle Athos ; Mistral a Pain-Perdu.

## LES COUSINS DE LA VILLE

**M**ON té, que le bon Dieu a eu raison de faire le dimanche, pensa Mme Badoux en refermant sur elle la porte de sa chambre, au moins on a un petit moment de temps en temps pour souffler. Je m'en vais m'étendre sur le canapé jusqu'à deux heures, deux heures et demie, et puis après je lirai ce livre que la cousine Augustine m'a prêté... Ce sera assez vite d'allumer le feu à cinq heures, comme ça je serai bien reposée...

Autour de Mme Badoux, tout était douceur, paix et silence. Eugène, son mari, dans la chambre à coucher dormait à poings fermés, les enfants étaient à l'école du dimanche (admirable institution). Ida, la servante, en brillants atours était allée trouver ses parents au village voisin... Une petite brise discrète et timide jouait avec les

rideaux et, sur le plancher de sapin, bien blanc et frais émoulu des nettoyyages de printemps, le soleil faisait danser en mesure les branches du tilleul en train de gonfler ses bourgeons.

Tout en s'installant sur le canapé, en tapotant le coussin qui allait lui servir d'oreiller, Mme Badoux songeait à toute la besogne abattue dans la semaine écoulée. Dieu merci, le jardin commençait à prendre bonne tournure. Tout ce vieux coin de choux de Bruxelles était arraché et prêt à labourer, les pois n'avaient qu'à lever, mais c'était surtout ce grand carré d'oignons qui lui faisait plaisir. Enfin, elle avait travaillé, oui, elle pouvait le dire et ce moment de repos, elle l'avait bien gagné. Avec un soupir d'aise, elle s'étendit et ferma les yeux. Dans le silence dominical, le bourdonnement d'une mouche prisonnière d'un rideau faisait le tintamarre d'un jazz-band. Cette pauvre mouche... Oui, il faudrait la délivrer. Mais on était si bien étendu sur ce canapé, c'était trop pénible de se lever. Cette mouche, après tout, cette mouche... Mme Badoux dormait.

Elle était depuis cinq minutes dans le pays des rêves, lorsqu'un grand bruit la fit se redresser avec effarement. D'abord, elle crut qu'un avion tombait sur le toit, mais c'était une auto qui passait devant la maison, grinçait des freins et stoppait.

— Mon Dieu ! fit-elle, saisie d'un pressentiment.

Elle ne bougea pas, cependant, gardant l'espoir que l'auto allait tout doucement repartir, pour lui permettre de se rendormir, mais un charivari de voix joyeuses et un grand coup de marteau dans la porte d'entrée tuèrent net cette illusion.

— Les cousins de Lausanne ! murmura-t-elle avec une morne résignation. L'instant d'après elle était à la porte, épressée et joyeuse, parée de son plus beau sourire. Le cousin, la cousine, la grand'maman, les enfants, ils étaient tous là.

— Je suis sûre qu'on vous dérange, disait la grand'maman, nous n'aurions pas du venir avant trois heures, vous dormiez.

— Mais non, bien sûr que non, vous nous faites bien plaisir, entrez vite. Eugène va descendre, il sera bien content, quelle bonne surprise !

Alarmé à son tour, M. Badoux descendait, forçant ses paupières en pleine rébellion à rester ouvertes. Il souriait aussi, la main tendue.

— Oui, oui, disait-il, pour une bonne surprise, c'en est une.

Déjà, une bougie à la main, il descendait à la cave, tandis que Mme Badoux transportait des chaises dans le verger et les arrangeait en rond sous un cerisier où sur les branches encore noires, s'allumaient de petites étoiles blanches. Les cousins s'extasiaient. Comme l'herbe était verte !... et voilà les cardamines qui commençaient à fleurir. Ah ! que c'était beau, la campagne, et comme ils avaient bien fait de venir.

Mme Badoux approuvait, mais d'un air inquiet regardait la route dans l'espoir d'y voir apparaître ses enfants. Il fallait des biscuits pour prendre avec ce verre de vin, dès que Juliette serait là, elle l'enverrait au magasin. Mais serait-il ouvert ? Après tout, peut-être y avait-il encore quelques bricelets dans la boîte. Seulement, ces bricelets, il valait peut-être mieux les garder